

# LES ÉCRIVAINS SONT-ILS RÉVOLUTIONNAIRES ?

par [Ali Toumi Abassi](#), dimanche 12 février 2012, 15:12 ·

**Quelle lapalissade !** Là au moins on est presque sûr de ne pas faire l'avocat du diable, dirait-on ! Il suffirait, pour oublier toute suspicion, de se rappeler l'un des slogans fédérateurs de la révolution du 14 janvier, et qui continue de galvaniser les volontés rebelles dans la rue tunisienne et à les faire crier et hurler à pleine gorge, plus d'un an après : « *achaab yourid* » (le peuple veut), transposition explicite et crue du vers d'Abulkacem Echebbi : « *Itha'chaabou yawman aradal'hayet* » (si le peuple un jour veut vivre).

**Rien que par ce cri foudroyant**, scandé et entendu des milliers de fois sous les ficus de l'avenue Bourguiba à Tunis, sur les routes des steppes et dans les patelins les plus reculés du pays, la littérature tunisienne est quintessenciée par ce vers resté dans la mémoire collective, comme un tatouage indélébile sur le bras d'un targui fier et insoumis. Elle est ainsi véritablement une « voix in » de la révolution, et l'on sait qu'un cri comme « *Allahou akbar* », récite tout le livre sacré du Coran, défait des armadas entières devant une petite colonne de croyants prêts à mourir, et qu'un hymne comme « *houmèt'al hima* » (Protecteurs de la patrie) ou « *allons enfants de la patrie* » donne soudain à la poésie une présence plus incisive que l'épée et plus explosive que les boulets de canons.

**D'ailleurs, en temps de révolution** comme en temps de paix, la doxa est plus encline à invoquer l'écrivain comme quelqu'un qui est nécessairement « dans le coup ». La mémoire populaire a plus d'aptitude à se représenter Antar Ibn Chaddad, poète nègre, notoirement insurgé, de la saga antéislamique, plutôt que tel ou tel pigeon roucoulant et « racoleur », hantant les sérails et ramassant des dons contre don de panégyriques et autres courbettes verbales de cours. On associe volontiers les Montesquieu, Diderot, Rousseau et Voltaire à la conscientisation populaire couronnée par la révolution exemplaire de 1789, oubliant que si ces penseurs des lumières ont bien défendu la veuve et l'orphelin et brandi l'étendard de la tolérance et de la liberté, ils n'ont jamais nettement adhéré à la « fraternité », ni à l'« égalité » des hommes. C'est au moins évident pour le premier qui était un hobereau bordelais, incapable de renoncer à ses domestiques et à ses « vilains », et pour le dernier qui, au moment même où il prenait le chemin de la dissidence, avec ses *Lettres anglaises* (1734), s'ingéniait à faire fortune dans le commerce triangulaire, et se souciait des esclaves africains comme de ses chaussettes dans l'alcôve de sa maîtresse, la marquise du Châtelet.

**De même à l'époque moderne**, qui des Tunisiens ne connaît pas le poème d'Abulkacem Echebbi, cité en tête de ce propos: « *Iradatou'l hayet* » (La

Volonté de vivre) ? Dans la conscience populaire, comme pour certains spécialistes, toute la littérature tunisienne de l'époque coloniale se résume en quelques textes qui se comptent sur les cinq doigts de la main, et ce poème d'Echebbi en est le majeur en quelque sorte, grâce sa force de cantique engagé et à son ton intrépide. Mais personne ne s'aviserait de rappeler certains titres de la littérature collaborationniste, tels que *Ma foi demeure* (1958) et *La Dame de Carthage* (1961) de Hechmi Baccouche. Quand on évoque Mahmoud El-Messadi, c'est à travers son fameux *Es-soud* (Le Barrage), roman théâtral, abécédaire de l'esprit révolutionnaire et de la morale de l' « action », pour toutes les générations entières de l'indépendance. Mais on tait volontiers la longue carrière du grand commis d'Etat que l'écrivain a consacrée à servir le régime dictatorial de Bourguiba, participant ainsi à une double existence de schizophrène : créateur insurgé et humaniste moralisateur, mais en même temps politicien servile et arriviste avéré. Toutes proportions gardées, on constatera qu'en France, quand il s'agit de la littérature et ses rapports avec les révolutions, l'histoire officielle et l'opinion courante portent aux gémonies des auteurs dissidents comme Victor Hugo, Zola, André Chénier, André Malraux et Sartre, mais ne profèrent qu'à mi-voix la vilénie des poètes de cours, des aristocrates réactionnaires, des collaborationnistes et autres « lèche-bottes », repus et indifférents au sort du peuple et aux cris des damnés de la terre, comme Racine, Brasillac et Giraudoux.

**Pour revenir à la révolution du 14 janvier**, il sera superflu d'insister sur le rôle essentiel de la littérature tunisienne contemporaine dans la macération de l'esprit contestataire, malgré et, peut-être, grâce à la forte censure et à la persécution des auteurs dissidents. La jeunesse scolarisée et adoubee par le syndicalisme universitaire n'ignore ni les vers de Sghaër Ouled Ahmed, dont les recueil *Nachidou'l ayèm essitta* (Chant des six jours) fut saisi sous le règne de Bourguiba et lui valut l'incarcération, ni ceux de Tahar Hammami, universitaire et chef de file d' *Attaliâ* (avant-garde), ni le théâtre engagé de Taoufik Jébali. Confrontée ensuite à la chape de plomb du règne de Ben Ali, cette jeunesse était déjà suffisamment montée contre l'injustice et l'absolutisme, grâce à la culture où elle baignait et où elle trouvait son unique viatique. Car, le rôle de la culture, par rapport à l'éclatement d'une révolution, est toujours un rôle d'apprêt et de mobilisation consciente ou inconsciente, même si elle en semble ainsi quelque peu décalée dans le temps.

**Il est évident aussi que toute la production** qui accompagne ou suit le fait révolutionnaire peut sembler simplement opportuniste et prédatrice. Que viennent faire des livres comme *La Chute d'un dictateur*, de Mohamed Mathlouthi (Maison Maghrébine d'Impression et de Diffusion du Livre), *La Révolution par la bouche d'un lâche*, de Dhouha Kthiri (Noukouch Arabia), *Bordj Erroumi, les portes de la mort*, de Samir Sassi (Publications Karem Chrif), ou encore des livres francophones tels que *Le Vent se lève en janvier*, de l'auteur de ces lignes (Ed. Sahar et En bas), *ou Islam pride, Derrière le voile*, de Hélé Béji (Ed. Gallimard) et *Printemps de Tunis, la métamorphose de l'histoire*, de Abdelwahab Meddeb (éd. Albin Michel) ? A quoi servent ces

ouvrages parus après-coup, quasiment dans la hâte, sautant en apparence par-dessus toutes les précautions qu'il faut prendre comme la distanciation temporelle, pour transposer, romancer ou interpréter un phénomène aussi grave et exceptionnel qu'une révolution et ses avatars ?

**Sans nier le caractère « opportuniste »** de la littérature « révolutionnaire », quand elle suit chronologiquement la révolution d'une manière aussi serrée, je dirais d'abord que l'art en général, comme tout artefact indissociable de la loi du marché, ne peut pas être pénalisé sous prétexte qu'il trouve inspiration et motivation dans l'actualité politique et sociale, et qu'il verse dans la production engagée que le contexte impose. Ne serait-il dans ce cas qu'une cerise sur le gâteau, il est bien dans l'un de ses rôles, savoir l'exercice testimonial, documentaire, critique et informatif. Il appartiendra à la critique de démêler l'herbe de l'ivraie et de décider si tel ou tel auteur est authentique, idéologiquement et esthétiquement, ou s'il est juste cet intrus, ce profiteur sans talent et cet indésirable empêcheur de consommer la fête révolutionnaire, comme d'autres sont des faux politiciens, des « jaunes » infiltrant les rangs des vrais syndicalistes, ou même des fieffés indics, barbus, enturbannés, infatigables genuflecteurs derrière l'imam.